

Jean-Pierre Villard, *L'État et sa politique extérieure. La géographie des diplomates*, Ed. L'Harmattan, 2014, 27 €

Jacques Gonzales

DANS **LA GÉOGRAPHIE 2014/4 N° 1555**, PAGES 51D À 58D

ÉDITIONS **SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE**

ISSN 1964-9002

DOI 10.3917/geo.1555.0051d

Date de mise en ligne : 13/03/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-geographie-2014-4-page-51d?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société de Géographie.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



les nouvelles de
la géographie

Détail d'une couverture pour cheval, nord ouest de l'Iran ou du Caucase, peuple Shahsevan, seconde moitié du XIX^e s. Soie et métal. G. Washington Textile Museum. D.R.

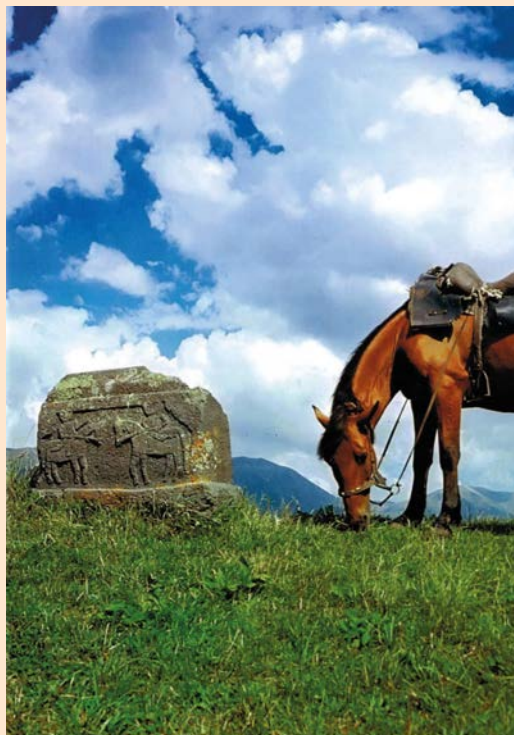
Livres

Nur Dolay, *Le cheval Karabakh*, Éditions Favre 2014.

En décembre 2013, à la demande de l'Azerbaïdjan, l'Unesco inscrit à son patrimoine immatériel le « Tchovgan, jeu équestre traditionnel pratiqué à dos de chevaux Karabakh ». Il s'agit de la reconnaissance d'une pratique culturelle attachée à un patrimoine équin présent dans la région depuis des siècles. L'appellation Karabakh, d'origine turco-persane, signifie « Jardin noir », de kara (noir) et bagh (jardin) en raison de la fertilité des sols de cette région montagneuse. Attribué par Staline, comme région autonome, à la République soviétique d'Azerbaïdjan, le Haut-Karabakh, suite au conflit arméno-azerbaïdjanais post-soviétique, est un territoire marqué par un cessez-le-feu depuis 1994 et par la présence militaire de l'armée arménienne du Karabakh sur une grande partie de ce territoire. Témoin de cette histoire compliquée, et de la domination de multiples conquérants, dont Perses, Mongols, Ottomans, Russes, le cheval karabakh fait ainsi partie intégrante du patrimoine de cette région du Sud-Caucase.

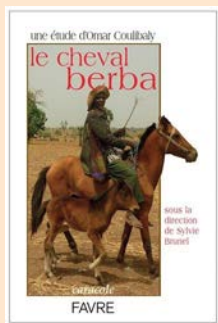
Magnifiquement illustré, cet album, préfacé par un fin connaisseur du monde équestre mondial, Jean-Louis Gouraud, membre de notre Société, explique comment la race a été sauvée de l'extinction en Azerbaïdjan. Elle y participe aux courses, au transport, à la surveillance des frontières, à l'agriculture, mais aussi au rayonnement culturel d'une ex-république soviétique, que sa richesse pétrolière – qui fit la fortune des frères Nobel – plaça au cœur du « Grand jeu ».

Domestiqué depuis près de sept mille ans, les chevaux nicéens, dont Hérodote et Strabon louaient déjà la grande taille et la beauté, sont uniques par la couleur alezan doré de leur robe et de leur crinière. Présentés par la Russie à l'Exposition universelle de Paris en 1867, ils firent fureur auprès des élégantes,



qui se mirent à teinter leur chevelure de leurs reflets ambre et miel ! L'engouement faillit être fatal à la race car il suscita des ventes massives dans toute l'Europe, jusqu'à ce que l'Union soviétique d'abord, mais surtout, après son éclatement, des familles d'Azerbaïdjan, passionnées, entreprirent de sauvegarder le cheval Karabakh. Amour des chevaux et géographie se mêlent ainsi une fois de plus pour nous dresser, à travers le portrait d'une race, l'identité culturelle du Karabakh.

Sylvie Brunel et Françoise Ardillier-Carras



Omar Coulibaly, *Le cheval Berba*, Éditions Favre, 2014

Réalisée dans l'Atakora, au nord du Bénin, par un étudiant du master que je dirige à la Sorbonne, cette étude d'un cheval menacé de disparition malgré son intérêt géographique et culturel exceptionnel a été financée par un généreux mécène, Michel Le Cornec, désireux de sauver la mémoire d'une race, et à travers elle, d'un peuple, la société des chasseurs Berba.

La multiplication des parcs naturels, la pression démographique et les mutations sociales dans les campagnes africaines remettent en effet en question la perpétuation de ce petit cheval qui, à l'image du poney du Logone décrit par Christian Seignobos, semble résistant à la maladie du sommeil, maladie endémique et invalidante pour tous les mammifères, hommes compris, en Afrique forestière.

Cette étude présente ainsi un grand intérêt médical, mais aussi anthropologique : le cheval occupe en effet une place centrale dans les rites funéraires et les stratégies matrimoniales des Berbas, qui croient à la réincarnation. Elevé à proximité des maisons, sans enclos ni parcs, il nécessite un personnel abondant, ce qui le limite de plus en plus aux grandes familles polygames, coûte cher à nourrir et voit son existence remise en cause par la montée de la conservation. Les rangers abattent les chevaux des chasseurs qui pénètrent dans les parcs naturels !

Comment sauver aujourd'hui une race dont il ne reste que quelques certaines d'individus ? L'écotourisme peut-il offrir des pistes durables ?

Telles sont les questions que pose avec pertinence Omar Coulibaly dans ce petit livre remarquablement documenté.

Sylvie Brunel

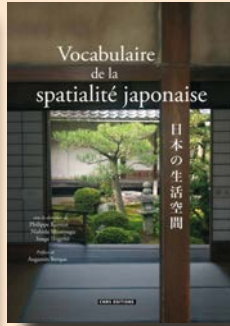
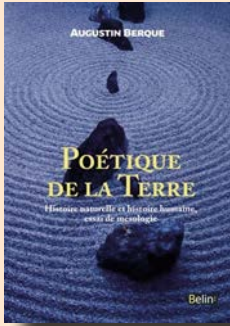


Jean-Pierre Villard, *L'État et sa politique extérieure. La géographie des diplomates*, Ed. L'Harmattan, 2014, 27 €.

Si des décideurs pensent que le citoyen du 21^e siècle peut se passer de géographie à l'école, certainement pas l'homme d'affaire, le touriste moyen, l'adulte qui entend comprendre l'économie, la sociologie, les relations internationales incluant une géographie à la fois physique et humaine. Certains se passionnent pour l'histoire de cette discipline mais la géographie recèle aussi un avenir pour décrypter géopolitique et géostratégie. L'auteur de ce livre, à la fois géographe et historien fait part de son expérience de diplomate. En première partie, il analyse le développement de la géographie politique sous le prisme des diversités socio-culturelles avec l'apport de la cartographie. La seconde partie est intitulée « La frontière », fondée sur des supports physiques, mathématiques, linguistique et culturelle. Restent des « espaces libres » qui ne relèvent pas de la souveraineté d'un État.

C'est dire l'intérêt de ce livre tout à fait pédagogique pour comprendre toute politique étrangère.

Jacques Gonzales



Augustin Berque est un auteur fécond. Il préface en même temps un **Vocabulaire de la spatialité japonaise**, dirigé par Philippe Bonnin, Nishida Masatsugu et Inaga Shigemi, chez CNRS Éditions (2013), un ouvrage de référence sur l'organisation de l'espace japonais, follement érudit, passionnant et abondamment illustré. Longtemps réservée au petit cercle des japonisants, la connaissance approfondie de l'espace japonais est désormais accessible à tous.

J.-R. P.

Augustin Berque, *Poétique de la terre. Histoire naturelle et histoire humaine. Essai de mésologie*, Paris, Belin, 2014.

Comme il l'avoue dans la première phrase de son nouveau livre, Augustin Berque est hanté par la formule « Renaturer la culture, reculturer la nature » qu'il emprunte à son père et qui lui semble exprimer l'un des grands enjeux de notre époque, une urgence même, l'une des clés pour mieux habiter la terre. La mésologie ou science des milieux est un mot du XIX^e siècle tombé en désuétude et qu'A. Berque s'attache à remettre à l'honneur tout au long de ses livres. En réalité, il a investi ce champ après avoir lu, relu et traduit *Fûdo*, l'œuvre de l'écrivain japonais Watsuji, publiée en 1935. Dans cet essai, comme dans tous les autres dont Berque est l'auteur, le lecteur est promené de la pensée philosophique et de la poésie japonaises, chinoises, latines, espagnoles, allemandes, françaises vers des conceptions plus universelles et vice versa (le sujet, l'objet, la médiance qui désigne selon lui « l'appariement d'un être et de son milieu », etc.). Cela ne se lit pas comme un roman, mais ne manquera pas de faire réfléchir ceux qui s'attacheront à la lecture d'un livre plus géographique qu'il n'y paraît en ce qu'il oblige à une constante gymnastique entre les aires culturelles. La voie tracée est ainsi résumée : « dépasser les impasses de la modernité ne se fera pas sans l'appoint, logique et philosophique à la fois, des grandes civilisations de l'Asie ».



Sylvie Brunel, *L'Afrique est-elle si bien partie?* Éditions Sciences humaines. Paris 2014. 179 pages.

L'ouvrage, dont l'auteur a décidé de verser ses droits à l'Association pour le développement durable en Afrique et dans le monde, porte un titre dont la forme interrogative laisse percer à la fois le doute et l'espoir.

L'auteur porte attention à chaque Pays et au continent, laissant deviner un fond d'affection et de compréhension, ceci n'écartant ni la lucidité ni l'impartialité.

Le contenu scientifique s'appuie sur une démarche de géographe et d'ethnologue. Une documentation exhaustive porte sur les ressources naturelles, la population et sa richesse, les flux humains et financiers et les potentiels de production d'une « Afrique des contrastes ».

L'Afrique est convoitée aujourd'hui plus encore qu'hier et se trouve soumise à un réseau d'intérêts agissant auprès de gouvernements prêts à maintes

compromissions. Sur ce dernier point, le jugement est inflexible, de même que pour certains sujets de société, tels que l'esclavage ou les discriminations ethniques.

L'omniprésence des règles coutumières et, parallèlement de pratiques despotiques nous montre une Afrique encore en devenir mais où le retard ne se comble pas.

Citant René Dumont pour qui, en 1962, «l'Afrique est mal partie», Sylvie Brunel corrige et relativise par la formule « L'Afrique n'est pas si bien partie», précisant : « malgré des redressements spectaculaires », laissant ainsi la place à un degré d'optimisme, fondé pour l'essentiel sur les immenses potentialités du continent.

Jacque Gastaldi



Sandrine Mercier et Michel Fonovich, *Ils sont partis vivre ailleurs*, La Martinière, 2014, 240 p. Ailleurs ! Le désir de larguer les amarres est toujours aussi vivace qu'au temps des explorateurs attirés par les blancs de la carte du monde. Aujourd'hui, on part pour découvrir et surtout vivre dans un autre monde que le sien. Les candidats français à l'expatriation sont toujours plus nombreux, profitant des facilités techniques, des représentations avantageuses (sur Londres, l'Australie...), d'un appétit général du Monde et de l'Ailleurs. « Aimer la vie est facile quand vous êtes à l'étranger » assure Hannah Arendt qu'on croit en lisant ces portraits par S. Mercier et M. Fonovich: ici des Lorrains à Marrakech, là un Vosgien égaré à Tokyo pour laquelle il déclare sa flamme tous les jours sur

un blog ; ailleurs, Magali auprès des orphelins du sida en Afrique du Sud ou Fadi qui a le « Mexique dans la peau ». Ce livre est merveilleux. Vous invitez à votre table ceux que vous ne croiserez jamais rappelant que le Monde entier n'a jamais été plus proche de nous tous qu'aujourd'hui. Du négociant en vin brésilien à la styliste indonésienne sur la même mappemonde que le skipper antillais, ce sont des rencontres touchantes, avec portraits, chaleur des témoignages, beauté des parcours. Un livre enthousiasmant. **Gilles Fumey**



Michel Foucher (dir.), *L'Arctique, la nouvelle frontière*, CNRS Éditions, Biblis, 2014, 178 p. Michel Foucher qui préface cet ouvrage collectif nous prévient : l'Arctique n'est plus seulement une machine à rêver l'impossible, la région est une nouvelle frontière dans le chaudron géopolitique. A cause du pétrole, des minerais convoités par la Chine, mais surtout à cause du réchauffement climatique qui libère le passage du Nord-Ouest. Les Européens veulent être présents mais les deux gros riverains rechignent. Les querelles de famille portent sur des bijoux plus potentiels que réels, mais la souveraineté est à ce prix. L'article sur la Chine est révélateur de cette âpreté qui saisit les futurs leaders du monde économique. La région offre de quoi mettre en place un système de gouvernance nouveau et unique au monde. L'occasion d'activer une « diplomatie scientifique » plus que jamais indispensable. **G. F.**



Les espaces protégés. Entre conflits et acceptation, L. Laslaz, C. Gauchon, M. Duval, S. Héritier (dir.), Belin, 432 p.

De leur atlas paru il y a quelques années, les auteurs précisent le destin de ces 13% des terres émergées. Un tableau mondial des conflits et bisbilles sur les espaces protégés n'existait pas. C'était une entrée qui permettait de mettre en avant le fonctionnement des réserves marines, et tout ce qui relève désormais du développement durable. D'où l'angle des conflits avec la faune, les conflits d'usage et, plus important encore, de l'acceptation par les populations. Pourquoi tant de tensions ? L'équipe qui œuvre largement en sciences sociales est armée pour traiter les cas les plus complexes en Afrique du Sud, au Vietnam, à Madagascar ou au Maroc. Faut-il séparer pour protéger ? Et pour quelles finalités ? Les questions restent plus que jamais actuelles. Un très bel outil pour ceux qui gèrent la nature. **G. F.**

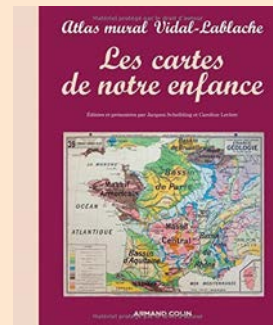
Dominique Borne, *Quelle histoire pour la France ?*, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 358 p.

En lisant cet ouvrage, on pense à étendre la question à la... géographie. Car le médiocre état de la discipline dans les collèges et lycées nous conduit à poser les mêmes questions : quel récit du Monde ? Quels usages politiques du Monde fait la géographie (l'histoire) ? Comment la géographie (histoire) pourrait être providentielle ? Une salutaire réflexion sur l'enseignement et ses finalités par un spécialiste très fin de la question. Maintenant, Dominique



Borne balise les « nouvelles histoires de France » possible comme un Michel Lussault jadis inquiet du « fardeau de la géographie scolaire » désormais pilote du Conseil des programmes, bâtira sans doute une « nouvelle géographie »... Si les historiens s'interrogent sur le baptême de Clovis, le vœu de Louis XIII, comment ne pas songer qu'on pourrait poser les mêmes questions sur le Monde ? En cherchant comme le fait Borne des héros pour cette cause. On l'a compris : la liaison Histoire/géographie est telle aujourd'hui, que les questions posées à l'une s'adressent à l'autre. Ce n'est pas le moindre plaisir de lire cette quête de nouveaux paradigmes.

G. F.



Les cartes de notre enfance, Atlas mural Vidal-Lablache

Éditées et présentées par Jacques Scheibling et Caroline Leclerc, Armand Colin, 2014

Quel bonheur de feuilleter ce magnifique album, qui nous replonge au temps où toutes les salles de classe s'ornaient de ces grandes cartes murales qui

dessinaient le monde ! La France et son empire, les continents, milieux physiques et humains, combien de vocations sont-elles nées devant ces grands panneaux colorés, invitations au voyage en un temps où l'espace semblait infini, où il fallait connaître la liste des départements, où la France s'enorgueillissait de ses colonies sur tous les continents...

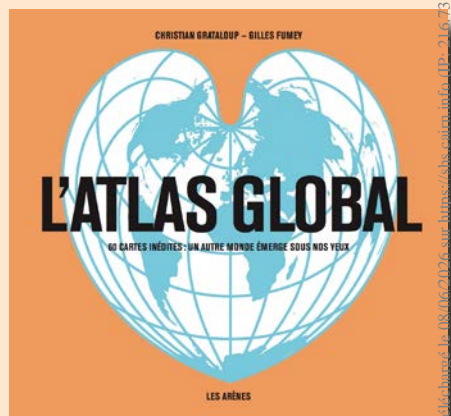
Le nom d'un des maîtres les plus illustres de notre discipline, Vidal-Lablache (1845-1918) reste indissociablement lié à ces cartes, dont il fut l'inventeur avec l'éditeur Armand Colin. Lancées en 1885, elles se diffusent dans toutes les écoles françaises et façonnent pendant près d'un siècle nos représentations mentales du monde. Au lendemain de la défaite contre la Prusse, alors que la Troisième République instaure l'école publique, obligatoire, gratuite et laïque, les cartes murales Vidal-Lablache redonnent à la géographie ses lettres de noblesse en la plaçant au cœur de l'enseignement. Par la mise en scène de la grandeur et du prestige de notre pays à travers ses régions et ses productions, elles participent au renforcement du sentiment national et à la construction de l'identité de la France.

Ce livre magnifique, empreint à la fois de nostalgie mais aussi d'une grande force, est le cadeau idéal qui comblera de bonheur tous ceux qui aujourd'hui regrettent le temps des cartes murales, à l'heure où nos salles de cours publiques sont devenues désespérément nues et sous-équipées...

Sylvie Brunel

Christian Grataloup et Gilles Fumey (sous la dir. de), *L'atlas global. 60 cartes inédites : un autre monde émerge sous nos yeux*, Paris, Les Arènes, 2014.

26 auteurs, principalement géographes, signent cet atlas qui rend compte de manière neuve, simple et attrayante de la réalité du monde contemporain, principalement sous l'angle culturel et en privilégiant l'interdépendance des sociétés humaines. Il faut le prendre comme un essai, comme une promenade thématique dans l'espace mondial. Bien entendu, il est nécessaire de posséder un atlas classique à côté de celui-ci pour situer les noms de lieux, les



configurations de notre environnement physique, démographique et économique. Les directeurs de l'ouvrage sont de chauds partisans d'une union vivante et renouvelée entre l'histoire et la géographie : on notera que le premier tiers de l'ouvrage est historique, constitué d'une série de coups de projecteurs sur quelques phénomènes qui ont marqué la marche plus ou moins chaotique de l'humanité vers la mondialisation. Parmi les nombreux chapitres originaux, citons les routes de la peste noire, Jules Verne, citoyen du monde, les mondes imaginaires de Tintin et Corto Maltese, la recherche scientifique par pays, une géographie du bonheur (qui est plutôt du bien-être), la beauté et ses canons régionaux, le changement climatique, l'obésité. Ce livre d'abord très aisé constitue une bonne entrée en matière pour qui serait allergique aux cartes et à la géographie : à mettre entre toutes les mains, y compris des plus jeunes.

Jean-Robert Pitte

Pascal Dayez-Burgeon, *Les secrets de la Belgique*, Paris, Perrin, 2013.

Notre voisin du nord est au fond bien plus mal connu que les autres. Pascal Dayez-Burgeon, historien ouvert sur la géographie et la science politique, par ailleurs, l'un des bons connaisseurs de la Corée (du Sud et du Nord), signe un essai enlevé sur la Belgique en l'abondant par les sujets qui rendent

perplexes les Français et la plupart des Européens. La thématique de la patrie, de la nation et donc de l'unité de la Belgique court tout au long de ces pages dont on sort de la lecture avec l'idée qu'elle n'est pas si artificielle que cela. Sont abordés, comme



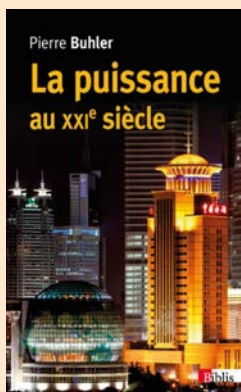
c'est attendu, le Congo, Tintin et la BD, Rex et la question royale, la querelle linguistique, Bruxelles, les blagues belges qui diffèrent de l'humour belge, etc. À noter un excellent chapitre sur la mer du Nord. Ne manquent que ses manières de table : elle sont pourtant une part essentielle de l'unité du pays puisque la Belgique voudrait faire inscrire par l'UNESCO les frites au patrimoine immatériel de l'humanité ! **J.-R. P.**

Philippe Boulanger, *Géopolitique des Médias. acteurs, rivalités et conflits*, Paris, Armand Colin, 2014.

Reprenant les quatre catégories définies par F. Balle et J. Barrat, les infrastructures de communication, la production médiatique, la consommation et les flux d'information, l'auteur aborde d'abord les grands centres de gravité historiques d'où est partie l'internationalisation des médias : l'Europe qui a beaucoup inventé depuis le Moyen Âge (imprimerie, photographie, radiophonie, télévision, etc.), les États-Unis qui ont pris le relais en perfectionnant

cet héritage et en acquérant ainsi un rôle planétaire (Apple, Microsoft, Google, Disney en sont quelques instruments), l'Asie dont l'influence croissante est partie du Japon et dont les géants chinois et indien comptent de plus en plus. Il aborde ensuite de manière neuve et claire la mondialisation des médias et les inégalités, voire les fractures territoriales qui subsistent encore dans le monde contemporain. Les réseaux sociaux ne sont pas oubliés. Compte tenu de ses écrits antérieurs, on ne s'étonnera pas de trouver ici des développements informés sur le rapport entre les médias et les conflits armés, sur le cyberspace militaire ou sur les applications militaires de la maîtrise globale de l'information par les États-Unis. Les innombrables rivalités économiques, stratégiques, culturelles sont bien analysées, en particulier, pour illustrer ces dernières, le rôle de certains pays musulmans comme le Qatar. On lira avec intérêt la description du système chinois qui permet l'expansion d'internet, mais la protection vis à vis des influences extérieures. La nouvelle diplomatie d'influence qui repose en partie sur les médias est appelée à s'amplifier et constituera désormais une clé majeure de compréhension de la géopolitique mondiale. Une première belle synthèse en français sur un sujet d'avenir. **J.-R. P.**





Pierre Buhler, *La puissance au XXI^e siècle*, CNRS-Éditions, coll. Biblis, 2014, 616 p.

Usant et abusant de cette notion de puissance, les géographes aiment à présenter un monde dichotomique fabriqué par l'économie et la statistique. Il fut un temps où l'on comptait les têtes nucléaires dressées les unes en face des autres pour définir la puissance. On sait ce qu'il est advenu de cette vision...

C'est dire combien le travail de Pierre Buhler est essentiel, car le diplomate politiste remarqué par son *Histoire de la Pologne communiste. Autopsie d'une imposture*, a les moyens d'embrasser tout ce que ce concept contient. Sa Brève histoire de la puissance est un modèle du genre. Le lien avec les États et le droit ne fait pas de doute. Les géographes attendaient au tournant l'auteur sur la question de l'espace. « De la Palestine au Cachemire, du Kosovo à Chypre, le territoire pèse lourd dans les relations entre les États ». Buhler veut dépasser Aron et son idée de théâtre et d'enjeu.

Il revient sur les idées qui nous paraissent aujourd'hui saugrenues d'opposer l'Europe morcelée et l'Asie qui ne le serait pas. « *En Asie, les nations sont opposées aux nations du fort au faible ; les peuples guerriers, braves et actifs touchent immédiatement des peuples efféminés, paresseux, timides, etc.* ». Autre idée : celle de la compétition entre les peuples comme Darwin l'imaginait entre les espèces. Ratzel a entériné cette vision. Suivent Mearsheimer, Mackinder, les théories des dominos

et de l'échiquier avec Kissinger, le retour de la géopolitique.

Il ne nous étonnera pas de trouver dans ce « paquet » géographique, l'économie, voire la géoéconomie (*discipline scientifique ou tautologie ?*), la question des approvisionnements énergétiques. Pour finalement tomber sur ce curieux problème de la malédiction des ressources qui touche l'Afrique. Jadis « mal hollandais » parce que les gisements gaziers avaient été une cause de stagnation de l'économie batave, le concept se généralise difficilement. Mais il est commode et simple. Et pas loin de l'État « rentier » dont la Russie pourrait bien être, pour Buhler, l'un des cas les mieux connus. Est-ce que la Russie fera mieux que l'URSS ? Sans doute, mais la question de l'espace, fondamentale dans ce pays, n'est pas près d'être réglée. Le livre explore, ensuite, la démographie, l'argent et lie tous ces points ensemble avant de traiter de manière régionale les cas de l'Asie, l'Europe et les États-Unis par le thème, très risqué, de la « vocation ». Un travail de synthèse remarquable et un livre, déjà, référence. G.F.

